

Conférence culturelle du 30^e anniversaire des rencontres folkloriques internationales

L'influence des rencontres interculturelles sur le traitement de l'altérité et les stratégies identitaires

Intervention d'Ingrid Plivard, CURSEP d'Amiens.

Les rencontres folkloriques internationales, par de la découverte d'autres cultures et par le biais d'échanges, à pour but de promouvoir le dialogue interculturel. L'individu se rendant à cette manifestation, que nous appellerons spectateur-participant, est amené à se familiariser avec d'autres cultures, à découvrir ce qu'elles ont de plus authentiques, à savoir les traditions populaires.

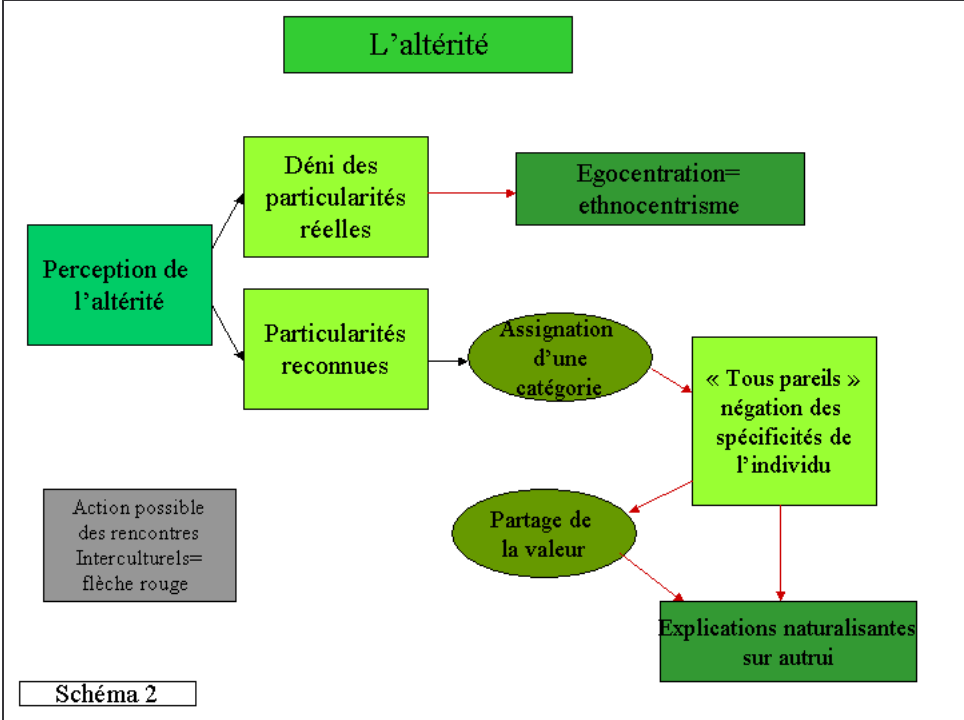
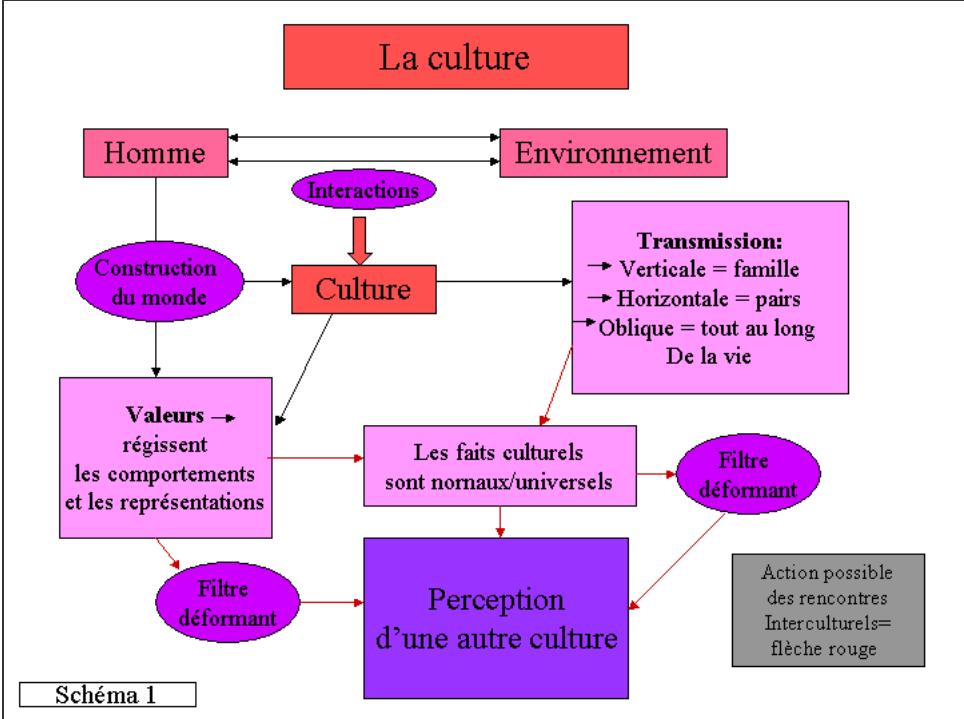
Il paraît alors légitime de s'interroger sur l'impact de telles manifestations de cultures traditionnelles sur le spectateur-participant. Ces rencontres culturelles peuvent-elles induire des modifications dans la façon qu'aura l'individu d'appréhender autrui, contribuant ainsi au développement du dialogue interculturel ? Nous tâcherons d'esquisser des réponses à cette interrogation en explorant deux voies d'analyses indissociables et complémentaires. Nous aborderons dans un premier temps la question de l'influence de rencontres culturelles sur le traitement de l'altérité. Puis, dans un deuxième temps, nous nous intéresserons à l'identité et aux stratégies identitaires

Les notions qui vont être abordées tout au long de cette intervention sont étroitement liées les unes aux autres. Il est difficile de disserter sur l'altérité sans évoquer l'identité, l'appartenance, la culture. Si ces notions nécessitent un minimum de définition, nous n'en ferons néanmoins pas ici d'exposé systématique et exhaustif, tant leur étude dans le champ des sciences humaines s'avère foisonnante.

Nous terminerons cette introduction par une mise en garde issue du cadre particulier de ce festival. Les spectateurs-participants viennent librement, tout comme les groupes folkloriques et autres animateurs. Il y a volonté de partager et de faire découvrir pour les uns et volonté de découvrir et d'apprendre pour les autres. C'est un cadre de rencontre quasi idyllique et certaines des réponses de cet exposé ne seront pas forcément transposables à d'autres rencontres dans un contexte moins favorable. Le contexte d'une rencontre culturelle est important dans la qualité de son déroulement. Des études de psychologie sociale ont par exemple pu montrer que la multiplication des contacts culturels pouvait avoir un effet négatif pour les relations entre les groupes sociaux dans un contexte de non-coopération.

De plus, les réponses que nous allons apporter, si elles se fondent sur des corpus théoriques solides, ne sont jamais que des hypothèses, qui, pour être validées, nécessiteraient la mise en œuvre d'études utilisant des méthodes accréditées par les sciences humaines.

La notion de culture (schéma 1) et le traitement de l'altérité (schéma 2).



La culture est un concept multivoque dont il n'est pas aisé de fournir une définition satisfaisante. Déjà, deux points de vue s'affrontent sur les dimensions essentielles de ce qu'est un fait culturel. Pour les « universalistes », les cultures ne seraient pas régies par des logiques spécifiques et ne seraient pas des réalités indépendantes les unes des autres. Pour Jahoda comme pour Lévi-Strauss, les cultures seraient des productions symboliques sous-tendues par des structures mentales universelles. Pour les tenants du « relativisme », chaque société

formerait un univers original et unique. Leurs facteurs explicatifs ne pourraient alors être envisager qu'en terme de spécificités culturelles. Il ne faut néanmoins pas tomber dans l'écueil qui consisterait à considérer que certaines collectivités sont pourvues d'attributs que d'autres ne possèdent pas.

A titre d'exemple, on peut citer l'emploi du modèle Piagetien pour naturaliser des différences entre sociétés traditionnelles et modernes. Les études de Piaget portent sur le développement de l'intelligence de l'enfant, de la naissance à l'âge adulte, mais surtout sur le bébé et l'enfant d'âge scolaire. L'intelligence se construit, où plutôt le sujet construit son intelligence, par ses actions sur le réel, à travers une succession de paliers dits stades. Ils se succèdent par ordre chronologique et chaque stade intègre la structure du précédent. Un stade a une phase de construction et une phase d'achèvement. Le dernier stade du développement est celui de l'intelligence opératoire formelle. Les raisonnements se font sur des hypothèses et non plus sur du concret. C'est l'émergence de la pensée hypothético-déductive. La capacité de décentration se fait par rapport au réel tout entier (au départ par rapport au corps et à la perception, puis par rapport à l'action.). Ainsi, certaines cultures, certaines sociétés atteindraient ce stade. Les sociétés dites « primitives » ne l'atteindraient jamais.

La culture est potentiellement transmissible, par des opérations non génétiques. On distingue trois types de transmission culturelle :

- La transmission verticale qui correspond à la socialisation dans le contexte de la famille.
- La transmission horizontale qui correspond à l'influence des pairs.
- La transmission oblique qui correspond à la socialisation tout au long de la vie d'adulte de l'individu.

L'origine de la transmission de la culture se trouverait essentiellement dans la famille, bien qu'il ne faille pas négliger l'importance de la socialisation collective (transmission horizontale), comme le montre les différences observées entre les enfants d'un même foyer.

Avançons maintenant quelques définitions :

- Pour Tylor, la culture est un tout complexe incluant la connaissance, la croyance, l'art, la morale, la loi, la coutume et toutes les autres aptitudes et habitudes acquises par l'homme en temps que membre de la société. A la suite de Sapir, l'accent a également été mis sur d'autres éléments tels le langage et la communication, les représentations et les idéologies.

- Pour Hofstede, la culture est à la collectivité ce que la personnalité est à l'individu. Elle détermine l'identité d'un groupe humain tout comme la personnalité détermine l'identité.

- Pour Herskovits, la culture est la partie de l'environnement fabriquée par l'homme. Le terme désignerait donc ce qui est construit par l'homme et ce qui chez celui-ci est distinct de la nature.

Les cultures s'organisent autour de principes qui régissent les comportements et les représentations, nommées valeurs. Ces dernières sont partagées par les membres d'une même collectivité et déterminent une certaine manière d'être. Pour Clanet, l'organisation globale de la culture, désignant les produits de l'interaction de l'homme avec son environnement, constitue un ensemble de schémas interprétatifs qui permet à chacun de produire et de percevoir les significations sociales de ses propres comportements et de ceux d'autrui. Ces matériaux et ces valeurs peuvent être exploités différemment selon les individus.

La culture comme artefact et comme système tendant à la cohérence semble unanimement reconnue. Pour autant, il faut se garder de conclure que la culture d'un groupe humain se confond avec l'ensemble de sa production excédant le biologique, même s'il paraît ardu de distinguer ce qui relève de la culture ou de la simple socialité.

Au bout du compte, nous considérerons la culture comme l'ensemble plus ou moins lié des significations acquises les plus persistantes et les plus partagées. Par exemple, on considère qu'un consensus devient culturel s'il transcende les oppositions et divisions entre

sous-groupes et s'il s'impose durablement à travers le temps. On pense par exemple à la conception des droits de l'homme, d'abord marginalement défendue puis qui, au fur et à mesure, est devenue partie intégrante de nos cultures occidentales. L'effet inverse existe également, comme l'organisation et le style d'existence induits par la famille patriarcale largement sortis du système culturel dans nos sociétés modernes, même s'il va de soi que certains éléments perdurent bien qu'à des niveaux différents selon le milieu (Camilleri, 85.). Cette distinction culture-socialité introduit une limite à notre présent exposé. La culture traditionnelle n'est qu'un pan du système culturel de l'individu. La culture est une partie de la « réalité sociale » d'un individu. Il nous paraît donc légitime de nous interroger sur l'accès à la compréhension de l'univers d'autrui que le spectateur-participant pourra alors avoir. Est-il en mesure de pénétrer réellement le système valeurs-représentations d'autrui ou ne fait-il que l'effleurer ? Il nous paraît hasardeux de tenter une réponse à cette interrogation.

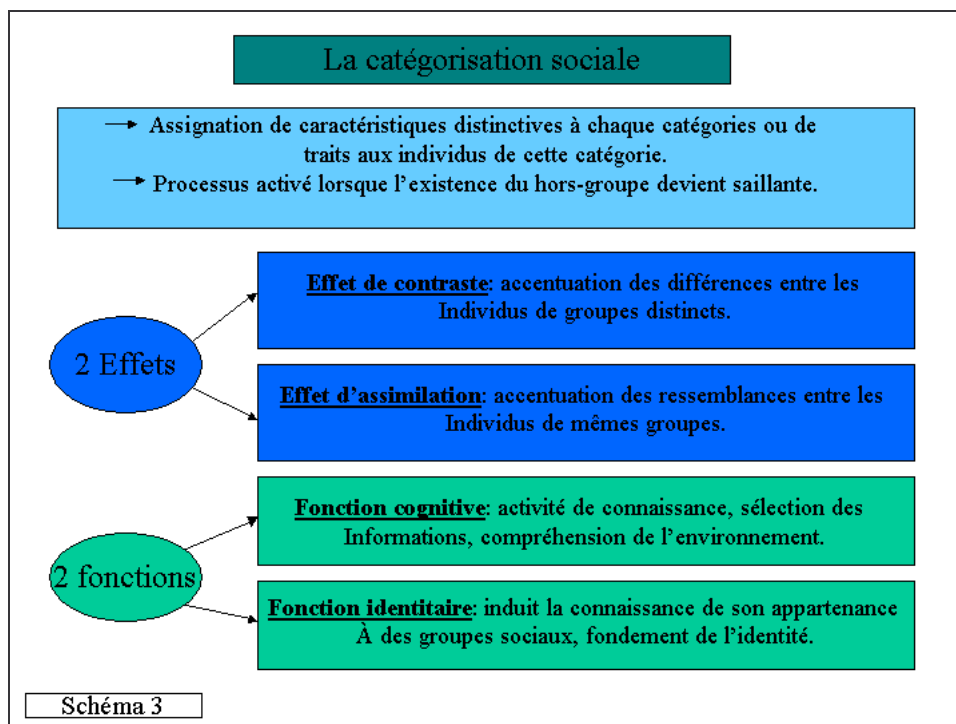
Enfin, nous concluons ces considérations sur la notion de culture en parlant d'un courant de recherche appelé didactique de l'interculturel. Il nous est permis de penser que nos rencontres culturelles peuvent produire des effets semblables aux méthodes employées dans cette forme d'enseignement interculturel. Abdallah-Preteceille part du principe que lors de l'éducation, les faits culturels apparaissent à l'enfant comme des faits de nature normaux et universels. Bien sûr, ce qui nous paraît évident n'est qu'une construction du monde et l'acquisition de la compétence culturelle en culture d'origine n'est jamais vécue comme le choix entre plusieurs possibles. Le problème de ce savoir culturel est qu'il agit comme un filtre déformant dès lors que l'on est confronté à une autre culture. Les méthodes prônées par l'auteur aboutiraient à une décentration et à une compréhension de l'autre. Il s'agirait ainsi, par exemple, de travailler sur les stéréotypes et les représentations sociales afin de pouvoir prendre conscience d'autres codes culturels et également de prendre de la distance par rapport à ses propres valeurs. La méthode suggère aussi, autre exemple, de travailler sur les textes littéraires, révélateurs privilégiés des visions du monde. Or, dans une certaine mesure, ne peut-on pas dire que les échanges culturels issus du festival facilite une décentration similaire par l'accès à la réalité de l'autre.

Nous allons explorer cette voie plus avant en nous penchant sur la notion d'altérité.

L'altérité a une double dimension. Elle renvoie à ce qui est proprement impensable, comme une composante inconnue et indicible qui s'oppose à nous. Elle constitue également le miroir de ce que nous sommes, nous permettant d'éclairer notre rapport au monde et de relativiser nos propres représentations. On peut soit y contempler à quel point les autres sont autres, y ressasser l'évidence troublante que ces gens d'ailleurs qui sont pourtant nos semblables ne sont pas comme nous et ainsi éprouver notre étrange incapacité à penser et à sentir comme eux. Mais on peut également y faire l'apprentissage d'un monde différent et considérer que chaque humain n'est jamais qu'une variante d'une série de monde possible qui inclut le nôtre. Ceci impliquerait bien évidemment une modification de nos manières d'agir et de penser.

La première nuisance que l'individu réalise souvent à l'égard d'autrui est le déni de ses particularités réelles. L'effet menaçant et déstabilisant de l'inconnu va être neutralisé en niant l'existence de ces dernières. Ce processus de déni permet à l'individu d'évaluer et de juger autrui en usant des mêmes critères que pour soi-même. L'occultation de ces spécificités d'autrui, lorsque cette personne est étrangère, conduit à l'ethnocentrisme. Cette notion, que l'on doit à Summer, désigne la conception par laquelle notre groupe est le centre de toute chose et tous les autres groupes sont mesurés et évalués par rapport à lui. Ceci produit des effets nocifs consécutifs à l'erreur qui consiste à surestimer la ressemblance entre soi et autrui. Si ce biais dit « d'égocentration » est fréquent, nous ne pensons pas qu'il soit pertinent dans le cadre des participants-spectateurs du festival animés de la volonté de découverte d'autrui.

En revanche, une fois reconnu les particularités d'autrui, l'information provenant de ce dernier va subir le traitement de la catégorisation sociale (**cf. schéma 3**). Nous sommes à tout instant bombardés d'informations provenant de notre environnement social. Notre capacité à traiter l'information étant limitée, nous réduisons la complexité du réel en sélectionnant les informations qui nous paraissent signifiantes chez autrui et qui vont nous permettre de lui assigner une catégorie sociale. Bien sûr, les catégories qui s'offrent d'emblée sont celles qui ont cours dans le milieu social ambiant, produites par le système idéologique et la culture au sein de laquelle l'individu évolue. Les individus ainsi catégorisés vont donc être grossièrement rassemblés au mépris de leurs différences, permettant alors un moindre coût cognitif pour leurs auteurs assorti d'un sentiment de sécurité issu de la domestication de « l'inquiétante étrangeté » dont autrui est porteur. Ce processus aboutit inmanquablement à la stéréotypie et aux préjugés.

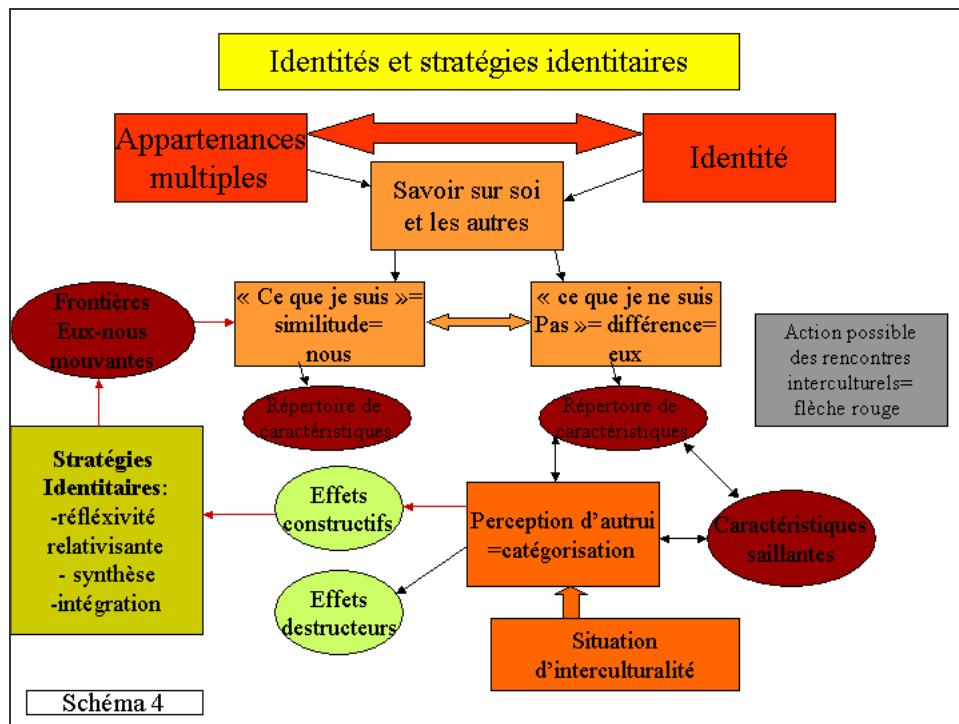


Ces stéréotypes sont des prétextes permettant de péjorer autrui au regard de sa différence. D'autres effets pervers sont issus de ce processus, tel le partage inégalitaire de la valeur. En effet, un subtil partage permet aux évènements positifs d'être imputés à l'intra-groupe (c'est à dire le groupe d'appartenance de l'individu) alors que les évènements négatifs seront le fait du hors-groupe (c'est à dire le groupe cible des stéréotypes.). Une étude menée aux USA sur une population d'étudiants blancs illustre parfaitement ce genre de phénomène. Un film leur est projeté, mettant en scène des affrontements physiques impliquant des personnages noirs ou blancs, pouvant incarner le rôle de la victime ou de l'agresseur, ce qui fait donc quatre cas de figures possibles, correspondant à autant de groupes expérimentaux. Il était ensuite demandé aux sujets de décrire l'auteur de l'agression. Les blancs, catégories d'appartenance des sujets, étaient largement avantagés, la violence demeurant attachée au personnage du noir, et même lorsque celui-ci se trouve dans la position de victime (le comportement de la victime a sûrement impulsé le comportement violent de l'agresseur, déniait ainsi au personnage noir son rôle de victime). Les explications fournies comme justifications sont naturalisantes. Si les membres du groupe d'appartenance se comportent de manière socialement désirable, c'est en raison de leurs dispositions naturelles, contrairement aux étrangers qui sont désavantagés par la nature, ce qui les incite à commettre de

mauvaises actions. Si un membre du groupe d'appartenance se conduit mal, cela ne peut être dû qu'à un malheureux hasard venant d'une cause extérieure. Ce processus est hautement pernicieux car il enracine le bien et le mal dans la substance des différents acteurs sociaux.

Dans ce cas de figure, il nous paraît possible de faire l'hypothèse du rôle bénéfique de rencontres culturelles sur la mise en place d'une décentration nécessaire à l'acceptation d'autrui dans sa spécificité. Ainsi, les individus issus d'un hors-groupe ne seraient pas identiques et interchangeable, mais au contraire distincts les uns des autres, permettant ainsi de freiner la production de stéréotypes et de préjugés aux conséquences désastreuses.

Identité, appartenance et stratégies identitaires (schéma 4).



Nous emprunterons la définition de l'identité à G.Vinsonneau, pour qui « l'identité peut être comprise comme une dynamique évolutive par laquelle l'acteur social, individuel ou collectif, donne sens à son être. Il le fait en reliant, à travers le passé, le présent et l'avenir, les éléments qui le concernent et peuvent être de l'ordre des prescriptions sociales et des projets aussi bien que des réalités concrètes. Cette dialectique (au sens d'intégration des contraires), offre à chacun les moyens de se rendre semblable à autrui tout en s'en différenciant.».

Appartenance et identité sont souvent utilisées de façon similaire. Dans tous les cas, ce sont deux notions fortement liées. Les sentiments d'appartenance constituent l'un des aspects collectifs de l'identité et du sentiment de soi. Ce sentiment est fonction de l'existence de l'autre. En effet, l'identité s'appuie sur du semblable, le fait d'être identique à un autre et sur du dissemblable, le fait d'être d'un autre. La limite symbolique entre « ce que je suis » et « ce que je ne suis pas », entre le « eux » et le « nous » est quelque chose d'implicitement négocié entre les différents groupes. Cette limite est mouvante et pourra évoluer, au gré des changements de relations et de contextes.

La simple perception d'autrui aboutit automatiquement, comme nous l'avons déjà vu, à la mise en œuvre de processus de catégorisation. L'individu va percevoir chez autrui des signes qui vont faire sens pour lui dans la mesure où ils feront échos à des représentations préexistantes. Ce processus va permettre à l'individu de classer autrui dans une catégorie

culturellement significative. Les signes par lesquels on l'identifie lui assignent une appartenance. Chaque groupe humain produit « ses catégories identitaires », répertoire évolutif et de référence dans lequel on classe autrui. Ces connaissances élaborées et socialement partagées relèvent autant de l'idéologie que du savoir.

Nous pensons que les rencontres interculturelles peuvent avoir, à ce niveau des effets bénéfiques. Comme nous venons de le voir, l'individu a à sa disposition un certain nombre de représentations sur les membres des hors-groupes qui servent à simplifier la complexité du réel, à anticiper les réactions d'autrui et à apporter un sentiment de sécurité. Si ce fonctionnement est essentiel aux individus, l'effet pervers est que seules les caractéristiques saillantes (celles qui sont significatives) vont être retenues. Par la répétition de ces rencontres dans un cadre aussi favorable que celui du festival, il est possible que l'individu soit amené à « approfondir » sa perception d'autrui, à prendre en compte un nombre plus important de caractéristiques, qui ne seront pas celles imposées par le système de représentation et le système idéologique de l'individu. Ainsi, l'individu serait plus susceptible d'effleurer une réalité qui n'est pas la sienne.

Chaque individu possède de multiples appartenances (ou plutôt sentiments d'appartenance), qui fondent son identité. Ces affiliations se mettent en place tout au long de la vie de l'individu, elles peuvent se faire comme se défaire. Elles s'établissent par comparaison avec d'autres groupes sur des critères variés. Chaque groupe est évalué par rapport aux autres et le produit de cette évaluation peut être positif ou négatif. Cette évaluation induit la valence de l'identité, positive ou non. Si l'identité n'est pas positive, l'individu peut alors mettre en œuvre des stratégies visant une re-valorisation identitaire. Comme l'ont montré de nombreuses études, notamment celle de Tajfel, l'individu tend au maintien ou cherche à atteindre une identité positive.

L'identité est dialogique, elle ne se construit que dans le dialogue avec autrui dans la mesure où ce dernier apporte une « validation identitaire ». Toute image de soi est soumise à la reconnaissance d'autrui, avalisant ainsi l'affiliation de l'individu à un groupe donné. Il s'agit ici d'une double reconnaissance, celle des membres du groupe mais aussi des membres d'autres groupes extérieurs. Il est tout à fait possible que le groupe dénie cette identification. Dans ce cas, des ajustements entre les attentes du sujet et du collectif seront nécessaires.

Les caractéristiques même du sentiment d'appartenance rendent possibles les relations interculturelles. En effet, c'est parce que ces appartenances sont plurielles, dynamiques, conscientes, profondément inscrites dans les fonctionnements humains, qu'il est possible à tout individu et tout groupe de comprendre qu'il en existe d'autres que les siennes et de les rencontrer, s'y ouvrir, d'en changer même si les contacts entre cultures (via des individus et des groupes différents) se révèlent parfois destructeurs et pas uniquement constructifs et complémentaires.

Le sentiment d'appartenance est plus vif en situation d'interculturalité, précisément parce que la rencontre de la différence et de la similarité est un facteur clé de l'identification. Ces mises en relation peuvent initier des processus de changements culturels car elles mettent en cause l'ancienne modalité de gestion des rapports similitudes-différences. Ces contacts induisent des évolutions identitaires. La notion de stratégies identitaires permet de rendre compte de ces processus. De nombreuses recherches se sont attachées à déterminer une typologie de stratégies, en faisant varier contexte, temporalité et configuration de la rencontre. Les cas de processus difficiles ont été particulièrement étudiés. Il est évidemment impossible de les décrire dans le cadre de cet exposé. Néanmoins, ces difficultés sont des phases sur le chemin d'une interculturalité mieux vécue lorsqu'elles sont dépassées.

Nous faisons l'hypothèse que nos rencontres culturelles vont initier des processus positifs. Plusieurs phénomènes peuvent alors survenir :

- Des phénomènes de réflexivité relativisante, qui correspondent à une prise de conscience distanciée des caractéristiques culturelles d'autrui.

- Des phénomènes de synthèse, qui correspondent à une articulation cohérente de traits venant de cultures différentes.

- Des phénomènes d'intégration, qui correspondent à l'acquisition d'un sentiment d'appartenance nouvelle sans perte des appartenances préalables. Les appartenances étant déjà multiples, une appartenance nouvelle aboutie à une synthèse avec les autres appartenances.

Ces trois phénomènes sont les étapes d'un même processus d'intégration. Les deux derniers cas étant plutôt le fait de contacts interculturels prolongés, nous pouvons dire que les spectateurs participants se cantonneraient à la première étape.

Il est intéressant de noter que les enjeux identitaires ne se situent pas au cœur des groupes sociaux mais à leurs frontières, là où se négocie l'identification du même et la différenciation par rapport à l'autre. En effet, ce ne sont pas les caractéristiques internes qui définissent le groupe mais les frontières symboliques qui le séparent d'autres groupes. Ces frontières symboliques, qui fondent les identifications mutuelles, peuvent être modifiées, selon les situations et les contextes.